

Présentation

Annie Dulong and Alice van der Klei

Number 130, September 2011

Réinventer le 11 septembre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64951ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dulong, A. & van der Klei, A. (2011). Présentation. *Moebius*, (130), 7–10.

PRÉSENTATION

Le 11 septembre 2001, l'Occident s'est tourné vers les écrans de télévision pour regarder les tours du World Trade Center prendre feu et s'effondrer. Les images des incendies, des papiers volant, des gens sautant dans le vide et des tours disparaissant dans des nuages de fumée et de poussière nous ont happés, hantés, habités, pour certains pendant très longtemps. « Nous sommes tous New-Yorkais », déclarait Jean-Marc Colombani dans *Le Monde* du 13 septembre 2001. Peut-être. Mais il reste que nos images étaient celles des médias, parce que pour la plupart, nous n'y étions tout simplement pas. Il faut dire aussi que, de toute façon, ce sont les médias qui ont d'abord pris le contrôle de l'événement : témoignages, reportages, documentaires, docufictions ont ainsi envahi nos ondes, nos journaux, nos pensées. Dans les premiers temps après les attentats, les artistes et les écrivains, tétanisés, ont offert des réponses à chaud, de l'ordre de la réaction. Lors du premier anniversaire des attentats, des collectifs, ici et ailleurs, ont été publiés. S'exprimant surtout par des poèmes et des essais, ces contributions ont été recueillies dans des revues et des collectifs dont *Le 11 septembre des poètes québécois* (Trait d'union, Montréal, 2002) et *Les tours de Babel: la paix après le 11 septembre* (Les 400 coups, Montréal, 2002), au Québec ou, aux États-Unis, *September 11, 2001, American Writers Respond* (Etruscan Press) et *An Eye for an Eye Makes the Whole World Blind: Poets on 9/11* (Regent Press). Hormis un collectif publié encore une fois aux États-Unis, *110 stories, New York Writes after September 11* (New York University Press), ces ouvrages collectifs ont fait peu de place à la fiction, comme si le temps avait manqué pour que les images se déposent et puissent être transformées, intégrées dans un

imaginaire surchargé par l'abondance de la représentation médiatique. Certes, certaines nouvelles ont été publiées dans des revues, des recueils de nouvelles, etc. Mais il n'existe pas à ce jour un collectif faisant pour la nouvelle ce que *Le 11 septembre des poètes québécois* a fait pour la poésie.

Maintenant que le temps a passé, que la poussière est retombée et que Ground Zero n'est plus un trou mais un immense chantier de construction, où en sommes nous? Nous sommes retournés à nos vies, à nos imaginaires, à nos fictions mais quelle trace reste-t-il des images qui ont été martelées pendant des mois en 2001? Comment ont-elles habité, transformé notre imaginaire? Et comment nous, les auteurs québécois, pourrions-nous nous approprier les événements, et faire en sorte qu'émerge une voix autre que celle des Américains ou des Français?

Aux auteurs québécois de ce numéro de *Mæbius*, nous n'avons demandé que ceci: des nouvelles traitant de près ou de loin des attentats du 11 septembre 2001. Il nous intéressait de voir comment l'événement serait mis en fiction, quels éléments seraient retenus, quels éléments seraient, collectivement ou non, passés sous silence. Nous n'avons donc donné aucune contrainte, n'avons volontairement privilégié aucune posture. Le résultat, tel que présenté dans ce numéro, offre à la fois la condensation de l'expression propre à la nouvelle et la variété des points de vue sur l'événement qu'il est possible d'associer à l'importance qu'il a joué ou joue encore dans l'imaginaire des auteurs. Il permet aussi en quelque sorte de prendre le pouls de la manière dont les Québécois ont pris conscience de l'événement et de ce qu'une partie des écrivains du Québec en retiennent. Ainsi, l'absence des attentats sur Washington et de l'écrasement du vol 93 dans les quinze textes pourrait surprendre, mais elle témoigne de ce que l'Histoire a choisi de conserver de l'événement: l'atteinte au symbole du pouvoir du commerce (voire du rêve américain) où les victimes étaient, par définition, innocentes, plutôt que l'attaque sur le symbole du pouvoir militaire où la notion d'innocence était peut-être plus difficile à soutenir.

Les quinze textes de ce numéro empruntent divers chemins, divers temps, divers lieux de l'événement. Le lecteur y rencontre des femmes et des hommes d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Orient, qui sont déjà à Manhattan ou bien qui rêvent de voir New York. JEAN-FRANÇOIS CHASSAY questionne les rapports nature/civilisation et nous fait retourner dans le passé de l'Amérique et au cœur d'une histoire familiale de deux cents ans d'immigrants et sa nouvelle prend fin là où d'autres de ce recueil commencent: sous le ciel radieux de Manhattan. Les personnages de MARTINE DELVAUX se retrouvent sous le bleu du ciel de Montréal tout en rêvant au berceau de l'Amérique, portés par les mots de Khalil Gibran. MATHIEU ARSENAULT place ses personnages devant l'écran de la télé et raconte comment le frère et la sœur ont « pénétré dans la terreur » et sont hypnotisés par les images des tours qui tournent en boucle. Chez PATRICK TILLARD, la parole passe aux enfants qui feuilletent un album de photos-souvenirs de la ville pétrifiée dans la poussière. L'un des personnages dit: « Maintenant quand je regarde un avion, je l'imagine percuter une tour. »

Il est 8 h 45, un mardi matin de septembre, et Iliès, dans la nouvelle de DOMINIQUE BLONDEAU, est hanté par un deuil intime. Il a quitté son pays de jasmins et d'orangers et vit au vingt-troisième étage d'un édifice, c'est une journée de solitude et de souvenirs douloureux. Au même moment, Penny, Spencer, Nadine et Gary, dans l'histoire de JÉRÉMIE LEDUC-LEBLANC, sont sur le vol 11 d'American Airlines en direction de Los Angeles. Charline la francophone et Lyle l'anglophone imaginés par JEAN-SIMON DESROCHERS sont pris au piège dans un bureau du World Trade Center, condamnés à se retrouver flottant dans le nuage de débris, ce nuage auquel Lot, le personnage pensé par ANDRÉ-GUY ROBERT, tente de survivre. S'opposant au paysage apocalyptique des rues de Manhattan couvertes de sang, de poussière et de cendres de Robert, le renouveau des naissances succède à l'horreur et à la mort. Même si « plus rien ne sera pareil », écrit KARRICK TREMBLAY, il y a chez lui de l'espoir, puisque Maude accouche de Maïka à 8 h 46 et de Marika à 8 h 59.

Le 11 septembre, c'est aussi le regard porté sur l'Autre. La petite New-Yorkaise Halley, dix ans, du texte de MADELEINE MONETTE, est née de parents québécois et a honte de sa méfiance envers Amir, un jeune garçon arabe qu'elle rencontre. Cette méfiance se retrouve également dans le texte de CAROLINE MONTPETIT : dans le train Montréal-New York, un couple trouve étrange, voire menaçant, un passager à l'accent arabe. Avec JULIE TREMBLAY, nous rencontrons un kamikaze qui n'a pas voulu être martyr et pour lequel le refus de mourir a signé une nouvelle naissance. Dans un autre pays qui a connu l'horreur, l'Américain Simon et l'Américano-Croate Bettina de LUC LA ROCHELLE sont dans un train pour Zagreb. Tous ces personnages ont conscience, malgré la panique et la peur, qu'ils vivent ou qu'ils ont vécu un moment historique de l'Amérique. Et comme plusieurs des personnages des nouvelles de ce collectif, ils sont marqués par la poussière de Ground Zero le 11 septembre 2001. Mais c'est Jack, personnage au cœur de la nouvelle d'ANNIE DULONG, qui a retenu le goût et la couleur de la poussière, cette poussière qui, maintenant, le tue.

BERTRAND GERVAIS, finalement, clôt le recueil avec une nouvelle à la frontière de la recherche et de la création. Partant d'une photographie iconique de Charles C. Ebbets, il interroge la tâche qui revient pour lui à l'écrivain dans l'événement : « témoigner de la vie » et « transformer des événements en Histoire ».

Annie Dulong et Alice van der Klei